

# DIX MILLE GUITARES



*CATHERINE CLÉMENT*

# DIX MILLE GUITARES

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-020805-2

© Éditions du Seuil, février 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

Extrait de la publication

*Pour Gérard Fontaine*



## Principaux personnages

*(par ordre d'apparition)*

DOM SÉBASTIEN I<sup>er</sup> D'AVIZ, roi du Portugal.

PEDRO DA SILVA, palefrenier à Lisbonne.

Le comte HANS KHEVENHÜLLER, ambassadeur de l'empereur  
Rodolphe à Madrid.

PHILIPPE DE HABSBOURG, roi d'Espagne et du Portugal.

DONA JUANA, sa sœur, alias frère Mateo, alias frère Montoya,  
régente d'Espagne, mère de Sébastien.

FRÈRE SIMAO GOMES, de la Société de Jésus.

LUIS DE CAMOËNS.

ABDELMALIK, dit LE MALUCO, sultan légitime du Maroc.

MOULAY MOHAMMED, sultan destitué du Maroc.

JASMINE, sa fille.

FRANCISCO DE VILLARTE.

Le cheikh TIDJANE ABDALLAH.

RODOLPHE II DE HABSBOURG, roi de Bohême, empereur du  
Saint-Empire romain germanique.

L'impératrice MARIE D'ESPAGNE, sa mère.

DIX MILLE GUITARES

L'empereur MAXIMILIEN II d'AUTRICHE, son père.

GIUSEPPE ARCIMBOLDO.

YEHUDAH LÆWE BEN BEZALEL, dit LE MAHARAL, grand rabbin  
de Prague.

CHRISTINE VASA, reine de Suède.

JOHANN MATTHIAE, son précepteur.

RENÉ DESCARTES.

PIERRE-FRANÇOIS CHANUT, ambassadeur du roi de France  
auprès de la reine de Suède.

Le cardinal DECIO AZZOLINO.

*Et*

LE RHINOCÉROS, dit aussi LE BADA.

Le chien PATROCLE.

La chienne CASSIOPÉE.

L'ÉLÉPHANTE.

LA MANDRAGORE.

LE BÉZOARD.

L'AIGLE.

LES GUÉPARDS.

LE GOLEM.

LA ZIBELINE.

## *Prologue*

### **La dernière Croisade**

La bataille s'engagea dans un champ au Maroc, le 4 août 1578.

Le terrain était plat, bordé par une rivière, peut-être grossie par un orage d'été. Dans le camp des chrétiens se trouvaient dix mille Portugais, des mercenaires allemands, des Italiens, deux mille Espagnols, un Anglais catholique et une troupe de Maures commandée par un jeune sultan. Et dans le camp d'en face, un vieux sultan défendait son royaume contre l'envahisseur, un roi de vingt-quatre ans qui soutenait son rival.

Vingt mille hommes d'un côté et trente mille de l'autre.

Lorsque la nuit tomba, trois souverains étaient morts. Le vieux, d'une crise cardiaque; son rival, de noyade. Le troisième était méconnaissable, mais des témoins jurèrent que c'était lui, ce corps ensanglanté, cette tête sans nez.

Les dix mille Portugais avaient perdu leur roi. Mais était-ce vraiment lui? Qui pouvait l'attester? Des officiers captifs reconnaissant un corps défiguré, dépouillé

de ses insignes royaux? Allons! Ce n'était pas vrai. Il avait survécu, il s'était échappé, il allait revenir, il ne pouvait pas mourir. Le roi du Portugal, Sébastien le Désiré, désespoir de son peuple.

Quand le soleil se leva sur le champ de bataille, dix mille guitares restèrent sur le sable, abandonnées à Alkacer-Kébir.

Le jeune roi disparu était le fils posthume d'un infant portugais et d'une fille d'Espagne.

Marié à seize ans, son père mourut un 2 janvier, en 1554. Sébastien d'Aviz naquit le 20 et sa mère le quitta, préférant rejoindre son frère roi d'Espagne à Madrid. Le peuple portugais donna au nouveau-né des noms de crucifié, le Fruit des sanglots, l'Enfant des larmes, Né du ventre des soupirs, et puis, finalement, un seul nom demeura. *O Desejado*, le Désiré.

Lorsqu'il eut trois ans, il succéda à son grand-père le roi qui venait de mourir. Sa grand-mère exerça la régence et puis son oncle Henri, mais lui seul rayonnait. À cause de sa naissance, son peuple l'adorait. À neuf ans, il présida les Cortès, l'assemblée de la nation. À quatorze ans, ayant atteint sa majorité, il régna.

Il fut un adolescent fiévreusement catholique, épris de piété et rêvant de croisades. À l'époque, plus personne n'y pensait, trop chères, les croisades, trop longues, coûteuses en vies, mais lui ne pensait qu'à cela, lever une belle armée, traverser l'océan, et fonder un empire au Maroc.

Il le fit. Contre tout bon sens, il le fit. Vénéré par

son peuple et sans autre soutien, le jeune homme né posthume se croisa au Maroc. Il le fit et ce fut un désastre comme sont les désastres militaires attendus quand on lève une armée pour aller envahir un pays musulman et qu'au mépris des peuples, on a l'esprit de croisade, animé par la confiance en Dieu, *In God we trust*. À cette lointaine époque, un chef des armées commandait ses troupes sur le champ de bataille en engageant sa vie.

Il le fit. Le roi Sébastien disparut dans le nord du Maroc.

On dit qu'il ne mourut pas ; d'ailleurs, il est revenu. Une fois, deux fois, trois fois. Depuis 1578, année de la catastrophe, des Portugais attendent son retour.

Il était le dernier de la dynastie fondée par Dom João, grand maître de l'ordre de Saint-Benoît d'Aviz, portant tunique blanche avec, au côté gauche, la croix fleur-delysée verte ornée de deux oiseaux, *aves* en portugais. Bâtard de roi, élu par acclamation, le grand maître de l'ordre fonda la dynastie d'Aviz en 1385 sous le nom de João I<sup>er</sup>, gloire du Portugal.

Voisine encombrante, l'Espagne devint cousine germaine du Portugal. Les Habsbourg décidèrent d'épouser les Aviz. Les souverains portugais épousaient des princesses espagnoles, et les souverains d'Espagne des princesses portugaises. Les liens matrimoniaux sont si serrés, si tenus entre les deux royaumes que le consanguin trône. On ne sort pas des Habsbourg, on ne sort pas des Aviz. On préfère l'inceste.

Quand Charles Quint abdique en 1555, Philippe II,

roi d'Espagne, qui règne sur les Flandres, hérite des colonies d'Amérique centrale et latine, c'est-à-dire de tout le sud du continent américain à l'exception du Brésil portugais ; il possède en Asie des archipels, des îles, qu'il devra conserver. Mais sa fonction ne s'arrête pas là. Il lui faut surveiller le Saint-Empire romain germanique, confié à une branche de la famille un peu folle.

La folie est la faille des empires, le revers des alliances.

Folle, la reine Jeanne de Castille, sa grand-mère, séquestrée pendant quarante-neuf ans. Chez les Habsbourg, la tête est grande et lourde, mais fragile, oh mon Dieu ! Si fragile qu'un rien la met en branle. Certes, depuis que les grandes expéditions ont ravagé les mondes et enrichi l'Europe, un roi fou cause moins de dommages qu'auparavant. Les épices transitent, l'or est en place et les colonies, assurées. Il n'empêche.

Dans la famille, le roi Philippe II a compté pour l'instant trois têtes fragiles. Trois fous.

Le plus éloigné, Rodolphe de Habsbourg, son neveu, empereur d'Autriche, élu du Saint-Empire, vit à Vienne. Il n'y restera pas. Il rêve d'habiter Prague. Parfois, il désespère et parfois, il exulte.

Le plus proche, Sébastien, fils de sa sœur Juana, est roi du Portugal. À lui sont les trésors de l'Inde et du Brésil, les comptoirs portugais sur les côtes d'Afrique, celles où vivent les Maures et celles où vivent les Noirs ; il est duc de Guinée. Le roi d'Espagne veille avec d'autant plus d'attention sur son neveu fantasque que Juana, sa mère, vit à Madrid, et son fils à Lisbonne.

Mais le plus fou des trois, la tête la plus fragile, aura été son propre fils, l'infant Don Carlos, prince héritier bossu et meurtrier. Il a fallu l'enfermer dans une tour. Carlos, l'infant maudit, est mort en refusant de manger. C'est, de toutes les douleurs, la plus cruelle du roi Philippe.

Il faut vivre. Chasser, éduquer, régner, punir les Maures demeurés en Espagne, choyer l'Inquisition, maintenir la paix. Il faut prier. Rassembler des trésors pour l'édification.

Les trésors des Habsbourg sont conservés à Vienne. Là se trouve le grand pectoral de plumes vertes de l'oiseau Quetzal, symbole du pouvoir de l'empereur aztèque Moctezuma, et trophée que Cortès rapporta après l'avoir laissé mourir. C'est là que sont aussi les coupes antidotes, sculptées dans l'unicorne des rhinocéros d'Asie.

La plupart des trésors du Kunsthistorisches Museum viennent du Château de Prague, où l'empereur Rodolphe, neveu de Philippe II, constitua sa chambre des Merveilles. La collection de l'empereur Rodolphe fut le premier musée européen : animaux empaillés, tableaux d'Arcimboldo, coraux extravagants, automates, mandragores, squelette de dragon, dent de vipère. Un squelette de rhinocéros.

Sa corne antipoison, transformée en gobelet cerclé d'or.

Le rhinocéros de l'empereur Rodolphe avait appartenu, vivant, au jeune roi Sébastien, puis, après le désastre, à

son oncle d'Espagne. On sait presque tout de ce rhinocéros grâce à l'ambassadeur de l'empereur d'Autriche, qui le suivit vivant de Lisbonne à Madrid et l'accompagna, mort, jusqu'à Prague. Plus tard, à la fin de la guerre de Trente Ans, la chambre des Merveilles fut pillée par les armées suédoises et la corne se retrouva dans les mains de la reine Christine. Elle abdiqua et la corne la suivit dans son exil doré.

On sait d'où venait le rhinocéros. Il naquit au pied des Himalayas, dans un marécage au nord de l'actuel West Bengal. Avec son armure, ses pattes courtes, ses petits yeux clignotants sous le casque, sa corne levée et son célèbre sexe, il est à l'image du seizième siècle. C'est un guerrier buté, sensible et colérique. On dirait Aguirre.

Ce n'est pas tous les jours qu'on fait la connaissance d'un animal ayant traversé l'Inde dans sa largeur et qui, après avoir navigué de Goa à Lisbonne, se retrouve en Europe pour charmer des souverains, un jeune roi portugais, un vieux roi d'Espagne, un empereur alchimiste et une reine barbare. Mort, il voyage encore. Et sa corne est à Vienne.

Première partie

## LE CROISÉ



## Mémoires du rhinocéros

Je suis un objet de musée. Il ne m'arrive plus rien.

Il paraît qu'en m'utilisant comme gobelet, on avait un bon contrepoison. Ce fou d'empereur Rodolphe le pensait. Quand il a hérité de ma corne, c'est lui qui l'a sculptée en scellant bien au fond un bézoard trouvé dans l'estomac d'une chèvre. Corne de rhinocéros et calcul de caprin, c'était le seul antidote au siècle où je suis né.

C'est un siècle qui vit éclater les frontières du monde. Un siècle de conquêtes et de peuples massacrés, le siècle de l'Occident qui se crut éternel. Il voulait s'enrichir, il le fit sans mesure. J'étais un animal libre dans les marais et je suis devenu un cadeau pour un roi.

Un jeune Élu, un pur parmi les purs, un tout petit puissant qui voulait sa croisade, choisissant son ennemi et trouvant des prétextes pour aller au désert vaincre le musulman. C'est là qu'il s'est perdu.

Longtemps, on a cru à mes pouvoirs magiques, et puis, avec le temps, on me les a repris. Sauf un, auquel les

gens croient encore dur comme fer. Ma vraie fonction, c'est de les faire bander. Je le vois à l'éclat de leur œil quand s'approchent les visiteurs.

Les savants de l'Europe m'ont attribué ce nom qui n'est pas le mien, « rhinocéros »; « porteur de corne », en grec. Mais je suis un bada ! Je ne viens pas du grec ! J'étais une tour carrée, énorme, imprenable, un animal puissant, et j'ai vécu des vies ! Incroyables. Qui le saura ? Personne ! D'ordinaire, les objets sont muets.

Une fois, j'ai réussi à tomber de ma table. Au cas où, d'aventure, quelqu'un, me ramassant, aurait pu m'emporter... Pensez-vous. Le gardien m'a rudement reposé sur le marbre. « Espèce de sale bête, tu vas rester en place ou sinon... » Sinon quoi ? M'aurais-tu râpé pour honorer ta femme ?

Tant de siècles passés dans une peau qui n'était pas la mienne pour finir ramassé dans une corne antidote ! J'avais été un homme, je devins animal et de moi il ne reste qu'un bout de kératine. J'eus au quinzième siècle un village natal, un nom, une famille, une bouche pour manger le riz, une voix pour dire les prières. Cinquante années plus tard, j'eus un marais natal, des pattes, des femelles, des grognements, une queue. Et je suis devenu une chose sur un meuble.

Du temps de ma peau d'homme, j'étais le plus lettré des brahmanes du Bengale. J'ai encore de beaux restes ; je m'exprime avec cérémonie. J'étais si sûr de moi, si savant, que je pensais déterminer le lieu de ma prochaine vie : à l'instant précis où s'échapperait mon âme, je la

précipiterais dans le ventre de mon choix. J'y avais travaillé ; j'étais prêt. Mais les dieux sont malins...

L'instant vint, imprévu. Une noirceur immense entra dans mes prunelles, je vibraï jusqu'à la déchirure et l'orage m'engloutit. Ma nouvelle gestation commença. Baigné d'eau dans un ventre inconnu, mon esprit sommeillait. Il s'éveilla juste avant la naissance : à travers les membranes, j'entendis des grognements, des coups délicieux. Ma mère me poussait au-dehors, mon nouveau corps sortait, je glissai dans la boue. J'étais né. J'avais quatre pattes et une corne.

Aux dernières contractions, ma mère avait crotté, et je humai l'étron en pissant de plaisir. Mon esprit s'effraya. Moi, jouir d'une crotte qui fumait ? Les interdits que j'avais évités dans ma vie de brahmane, le bada que j'étais aurait à s'y vautrer. Se rouler dans le sale, le trouver magnifique, copuler sans contrainte, charger, trouer les chairs, frotter la corne contre les arbres, ne rien faire, immuable, avec, sur la cuirasse, un pique-bœuf occupé à manger la vermine...

Pour mon malheur, je restai double. Bada le jour, brahmane la nuit. J'avais précipité mon être dans la peau d'une bête, mais mon esprit intact était celui d'un pur. La première fois que je bandai, sortit un gland gluant d'où en sortit un autre, ça, je le sentais bien. Deux glands et deux prépuces ! Ma réincarnation avait échoué.

Les nuits passant, j'eus le temps de comprendre le pourquoi de l'erreur. Car si je n'avais pas baisé la pariah,

je n'en serais pas mort en plein milieu. Personne ne m'avait vu, sauf les dieux, qui savent rire.

La fente de l'impure était chaude. Quitter son corps quand il est, dans un autre, enfoui jusqu'à la garde, c'est une mort acceptable. La punition des dieux était à ma mesure. Énorme, interminable, héroïque, le rut. Je suis le mâle, je charge, le rival prend peur et part au petit trot. La femelle est à moi. Monte et accouplement. Je déploie les replis de mes glands successifs, je fleuris et j'enfonce, je siffle, je grogne, elle s'ouvre, je jouis et elle s'en va. Je trotte derrière elle, je la monte, j'engloutis mon bâton humide, elle grogne, puis de nouveau s'enfuit. Pour finir, je m'enfonce et je reste, jetant dedans sa fente mon flux bien rythmé. Combien de fois? Dix fois, vingt, trente fois, des heures. Ensuite, boue au soleil, herbage, ensommeillement. Un homme, c'est autre chose; il charge mais il a peur. Moi, j'avais l'immensité repue.

J'aurais pu savourer les bouses et les herbes dans la paix des marais. Jusqu'à la fin des temps j'aurais trotté, mes pattes allègres soulevant mon immensité. Au lieu de cela, je fus pris.

C'était en plein soleil et je dormais. Leurs lianes s'abat-tirent. Pour la première fois, j'entendis leurs cris. Dans mon pays natal, les miens hurlaient de terreur quand j'approchais; mais les Blancs! Ils vociféraient. J'ai chargé, j'ai grogné, sifflé, pointé ma corne, mais mes pattes s'emmêlèrent dans les liens. Ils triomphaient, ils narguaient le bada empêtré sous son poids, armé d'une corne impuissante à tuer...